



Alain Berenboom

*Le Pique-nique
des Hollandaises*



roman

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

www.espacenord.com



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

© 2015 Communauté française de Belgique pour la présente édition

ISBN : 978-2-87568-125-6

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Alain Berenboom

Le pique-nique des Hollandaises

roman

Postface de Michel Paquot



*Je suis heureux d'être citoyen d'une nation
trop petite pour commettre d'irréparables gaffes.*

H.A. LORENZ
(physicien hollandais)

*Je peux rire d'une situation comique
au moment des plus grands dangers.*

Anne FRANK
(Un moment hollandaise elle aussi.)

À une époque, les humains avaient l'air bien plus gros quand ils passaient la frontière hollandaise. Les douaniers les voyaient arriver d'un air goguenard, les poches gonflées de beurre, de Bols et de steaks. Une fois passée la barrière, ils s'enfonçaient dans une longue plaine déserte qu'à voix basse on appelait le no man's land, un lieu inexistant entre deux mondes bien réels, celui où l'on vivait et celui où l'on achetait moins cher. Ce n'est qu'au-delà de la frontière belge que les bibendums reprenaient apparence humaine.

En Hollande désormais, on ne fraude plus de beurre, de Bols ni de steaks. Alors, pourquoi aller encore en Hollande ? Van Loo se posait la question dans le bureau de douane d'une gare néerlandaise en contemplant le cercueil dont il avait la charge. La fatigue lui donnait des vertiges. Le douanier avait manifestement décidé de faire trainer les formalités. « Si je meurs subitement, que feront-ils de mon cadavre ? Le cercueil est trop petit pour deux corps. » Malgré son irritation, Van Loo n'était pas inquiet. Fatigué, certes. Accompagner un cercueil de Varsovie jusqu'en Hollande par le train n'a rien d'une croisière mais, grâce à sa préparation minutieuse, aucune complication sérieuse n'avait troublé son voyage. Et Van Loo comptait bien qu'il se poursuive ainsi jusqu'à l'inhumation à Nimègue. Son cadavre était honnête, déclaré et emballé conformément aux règlements communautaires, à la loi polonaise (c'est là que l'humain s'était transformé en cadavre), à la loi hollandaise (c'est là que le cadavre retrouvera les siens) et à la bienséance. Rien ne devait l'empêcher de circuler librement à travers l'Europe. Selon une théorie communément admise, les frontières ont été supprimées

en Europe. Selon une autre théorie, les formulaires en exemplaires multiples et en neuf langues les ont avantageusement remplacés.

Le tas d'imprimés que Van Loo tendit au douanier alluma une lueur dans son regard, reflet de celle qu'affichait son prédécesseur quand il coinçait un maladroit avec du beurre, du Bols et du steak.

– C'est vous qui convoyez le corps ?

– Pour être exact, je l'accompagne.

Van Loo était un homme méticuleux qui appréciait le mot juste. Mais il sentit son interlocuteur peu disposé à apprécier ces subtilités. Il sortit son passeport diplomatique. En principe, il répugnait à faire étalage de ses privilèges mais après un long voyage et chargé d'une mission inhabituelle, il se permit une entorse à ses règles.

– *Diplomate, do you understand ? Heu... ver-verstaat U ?*

Le douanier émit un rire débonnaire. Ah ! Puisqu'on faisait partie de la mémé famille en quelque sorte... Il referma le passeport et le tapota avec satisfaction. Au lieu de lui renvoyer son sourire, Van Loo se contenta de le fixer, le regard vide. Il n'était pas du genre à pousser la familiarité aussi loin ! Fronçant les sourcils, le gabelou reprit aussitôt son air buté et les papiers multicolores. L'attitude de Van Loo n'avait rien d'arrogant, mais dès qu'on le sortait de son bureau, il ne savait pas s'il devait s'incliner devant ses interlocuteurs, leur tendre la main ou rire de leurs boutades. Et, en Pologne, il avait en plus dû affronter le baisemain ! Des heures plus tard, alors que le douanier, débarrassé de son uniforme et de sa casquette, aurait oublié l'incident devant sa télévision, la scène continuerait à tourmenter Van Loo et à alimenter sa confusion.

Pendant que le douanier farfouillait dans les documents, Van

Loo jeta un coup d'œil dans la salle à la recherche de son convoyeur. Elle était vide. Avec ses murs de peinture écaillée, son banc dévissé posé contre la poubelle, ses vitres grasses de poussière, la gare semblait en voie de désaffectation. Plus rien ne rappelait cette architecture douanière qui avait inspiré à l'Europe entière respect et patience. Seul le portrait de Beatrix, reine des Pays-Bas, luisait aussi frais qu'un *maatje*. Van Loo se dirigea vers le téléphone public, sortit de sa poche toute sa monnaie, francs belges, marks, zlotys, francs français avant de dénicher une pièce brune d'un gulden. D'abord décrocher, lut-il prudemment (les indications étaient libellées en quatre langues), attendre la sonnerie, puis... Décrocher ? Il eut beau chercher. Le cornet avait disparu. Le cordon pendait coupé net. Van Loo se tourna vers la reine. S'était-on servi du reste du fil pour accrocher son portrait ? Beatrix le fixait d'un œil froid.

Diplomaat ! rugit une voix de baryton. Un grand barbu surgit, coiffé d'un bonnet de laine.

Diplomaat ? hurla-t-il à nouveau comme s'il voulait avertir de la chute imminente d'un arbre.

– Euh, oui, *ya*, c'est pour moi, je veux dire *voor mij*...

L'autre ôta son bonnet, découvrant un crâne chauve.

– Vous là, le diplomate ! grogna le douanier. Vos papiers sont prêts. Débarrassez-moi de votre colis. Le barbu chauve émit quelques syllabes gutturales. Le douanier s'esclaffa. En un instant, ces deux-là avaient fait ami-ami ! Gêné, Van Loo détourna les yeux. « Allez, venir ! » décréta le barbu à qui le douanier avait aimablement fait signe de le suivre, ayant relégué Van Loo dans la catégorie des non-humains. Comme son cadavre.

Dès que le cercueil fut embarqué, la camionnette se mit en route. « Nous arriverons à quelle heure ? » demanda Van Loo en

haussant la voix à cause du bruit du moteur, genre scie à métaux.

– Des heures, des heures, répondit le barbu en fixant la route et mâchonnant ses poils.

Il était presque minuit. Van Loo n'insista pas. Déchiquetée par le moteur, la question se brouilla dans son sommeil.

Un cri atroce le réveilla en sursaut. La camionnette arrêtée, le chauffeur disparu, d'où venait le hurlement ? Il ouvrit la portière et faillit s'étaler par terre. Un corps gisait sur la route, juste contre la roue. Le cadavre ? Et le cercueil, alors ?

« *Mijnheer* Van Loo ? » La voix sortait de dessous le véhicule, tout au bout du corps, quelque part au fond de l'obscurité.

– Mon Dieu, que se passe-t-il ? Van Loo se penchait vers le baryton avec l'impression de se balancer au-dessus d'un puits.

– Pneu crevé, cric tombé, jambe cassée, gémit la voix.

– Pneu crevé, cric tombé, jambe cassée ? répéta Van Loo.

Son expérience de diplomate ne l'avait pas formé à ça. Il regarda autour de lui. La route plate et droite, la campagne déserte et sombre. Le no man's land de jadis, revenu couvrir les plaines d'Europe ? « Je vais chercher du secours ! » cria Van Loo. Était-ce pour sauver son compagnon qu'il se transformait subitement en homme d'action ou poussé par la peur ? « Heu, qu'est-ce que je fais ? Je continue ou je retourne sur mes pas ? » Le corps ne répondit pas. « Monsieur, eh, Monsieur ? » Misère, misère, gémit Van Loo qui s'élança droit devant lui.

Une odeur de concombre flottait dans le commissariat. Émanait-elle du cercueil ? On venait à peine de le déposer. Rasés de près, le teint rose, l'uniforme impeccable, les trois policiers hollandais semblaient s'être bichonnés pour son arrivée.

– Comment se porte mon chauffeur ? demanda Van Loo en anglais.

- Cric tombé, jambe cassée, dit un des policiers.
- Pneu crevé, compléta Van Loo. C'est grave ?
- Le garage n'ouvre que demain.
- Oh ? Heu, je parlais de mon chauffeur...

Le policier eut un geste évasif avant d'examiner les papiers de Van Loo.

– Inutile d'attendre, intervint son collègue. Si vous cherchez un logement, une dame accueille des pensionnaires à cinq cents mètres d'ici. Elle est prévenue. Reposez-vous et revenez demain.

Voyant Van Loo hésiter à s'éloigner du cercueil, il ajouta : « Ne vous en faites pas. On ne le volera pas ! » Il fit un clin d'œil qui poussa Van Loo à sortir précipitamment.

À sa grande frayeur, la nuit en dehors du commissariat était aussi opaque qu'autour de la camionnette. Comme il n'osait affronter à nouveau les trois policiers, il prit la route indiquée avec le sentiment qu'il commettait une erreur.

« C'est ici ! » Une impérieuse voix de femme habituée à commander mit fin à son errance. Si elle ne l'avait pas interpellé, Van Loo serait passé au large de son refuge, une maison minuscule cachée sous un chapeau de tuiles épaisses. Bien qu'elle se tînt droite et raide, la dame était beaucoup plus petite que Van Loo mais, dans ses yeux gris, brûlait une lueur si intense qu'il eut l'impression de lever les yeux pour la regarder. Il remit sa veste.

– Je suis désolé qu'on vous ait réveillée pour moi.

Sans répondre, elle lui tourna le dos et poussa la porte. Le hall, plus étroit qu'un placard, s'ouvrait d'un côté sur une cuisine éclairée et de l'autre sur un salon plongé dans l'obscurité d'où émergeaient des dizaines de napperons blanc étincelant. Un escalier, aussi raide que la propriétaire, occupait l'espace restant. Les murs, la rampe, les portes, dans ses moindres recoins,

l'endroit sentait la cire et le parfum, façon habile d'écarter toute présence masculine.

Dans sa chambrette, Van Loo fixa les lattes de bois du plafond pour les empêcher de tourner. La nuit, ou ce qu'il en restait, traîna jusqu'au matin un air lourd, humide et malsain qui se transforma en brouillard dès l'aube.

Van Loo se réveilla tôt selon son habitude. Ayant récupéré des fatigues de la veille, il envisageait avec optimisme sa journée : en compagnie de son chauffeur indigène ou pas (peu lui importait à présent qu'il se sentait dispos), il reprendrait la route de Nimègue en compagnie de son funèbre colis.

Le brouillard semblait sur le point de faire éclater la vitre. Van Loo fit la grimace. La route ne serait pas facile. Mais, en Pologne, n'avait-il pas appris à rouler dans la neige, la brume, la pluie battante, traversant des régions qui ne connaissaient l'électricité que quelques heures par jour ? Entendant du bruit au rez-de-chaussée, il enfila en hâte les habits de la veille (sa valise était restée dans la camionnette) et descendit.

L'hôtesse avait disparu. Trois jeunes femmes occupaient la cuisine. L'une posée bien droite sur un tabouret, les deux autres nonchalamment appuyées contre l'évier, toutes trois une cigarette à la main. Van Loo s'arrêta sur le seuil, avec l'envie de remonter dans sa chambre. La fille du tabouret tourna vers lui de grands yeux légèrement allongés, aussi gris que le soleil à travers l'orage. « Avec ce brouillard, personne ne viendra », dit-elle en anglais. S'adressait-elle à Van Loo ? Son regard le traversait comme s'il n'existait pas. Un peu désespéré, il se tourna vers ses deux compagnes. La plus fluette semblait encore adolescente mais les apparences étaient trompeuses. Pouce en bouche, elle lui lança un coup d'œil si méchant que Van Loo recula.

– *Is the garage open ?* balbutia-t-il vers la troisième fille.

– *Wat ?* demanda-t-elle en plissant le front.

Van Loo tenta de répéter sa phrase mais il se mit à rouler les « r » comme chaque fois qu’il s’énervait – le seul héritage de son père, qui était slave ? Cela paraît douteux : Van Loo n’a jamais connu son père.

La première fille, celle du tabouret, dit en français : « Le garage ? Quel garage ? Avec ce temps, inutile d’espérer quitter l’île avant plusieurs jours. D’ailleurs, le pont est fermé. »

À défaut d’ambassade, il suffit de s’adresser au poste de police le plus proche pour remettre l’histoire dans son cheminement normal. Van Loo, encore troublé par cette conversation, se mit en quête des forces de l’ordre.

Il retrouva facilement le commissariat (on sentait l’odeur du concombre jusqu’à l’extérieur du bâtiment). Il eut beau secouer la porte, frapper à la fenêtre, il ne réussit qu’à faire surgir un bonhomme dont la pipe apparut d’abord dans son champ de vision, flottant dans le vide.

– *Gesloten, Mijnheer.*

– Fermé ? Comment ça, fermé ? Ou sont passés les policiers ? Et mon cadavre ? D’un geste l’indigène désigna le ciel, la mer, le temps qui passe. Avec le brouillard, tout s’arrête, y compris le pouvoir magique de la police.

– Ah ! s’exclama Van Loo. Taxi ? Le villageois secoua la tête. La poste alors ? *De post, aub ?* Il y a bien un téléphone dans ce bled !

Gesloten, manifestement. L’indigène mima une porte fermée à clé, puis levant la main, un verre qu’on vide. Van Loo n’aimait pas l’alcool (son poste en Pologne lui valait bien des déboires sur ce plan). Il remercia le bonhomme et décida de regagner la maison de sa logeuse au plus vite. À quel autre refuge songer ?

La brume l'absorba aussitôt. Il avait l'impression de tourner en rond dans un paquet d'ouate. Se tenait-il au milieu d'un village, sur une route, dans un pré ? Ou marchait-il sur l'eau ? Une des filles avait parlé d'une île. Une île ? Alors qu'il se dirigeait vers l'est ? Nimègue était la dernière ville avant l'Allemagne, il en aurait donné sa main à couper. Aveuglé par la lumière crue et laiteuse, il se compara un instant au survivant d'une explosion atomique. Comme tout diplomate belge reste célibataire, Van Loo avait le don d'exagérer l'état du monde et sa propre place dans cette catastrophe.

Plongé dans ses réflexions, incapable de se diriger, Van Loo faillit heurter un véhicule à l'arrêt, un gigantesque autocar doré. « *Bayerische Reizen-Munchen* », déchiffra-t-il tandis qu'un groupe de touristes l'entourait, manifestement heureux de rencontrer un être vivant au milieu de ce coton opaque : « *Ist das...* »

« *Bitte...* » « Amsterdam ? » Il se contenta de hausser les épaules et de rouler les yeux pour indiquer qu'il ne parlait pas allemand, qu'il n'était pas du lieu, qu'il ne savait rien... Et il s'enfonça dans la purée de pois, tenaillé par l'inquiétude : avait-on réuni sur cette île tous les étrangers du pays ? Allons ! Il était en Hollande ! Et porteur d'un passeport diplomatique !

Assise dans le salon, l'hôtesse regardait la télévision, le son poussé au maximum. Pas de trace des trois jeunes filles. Elle regarda Van Loo lorsqu'il ouvrit la porte et lui fit signe de la rejoindre. Dans ce village, on ne parlait qu'avec les mains. Préfiguration de la langue commune des Européens ?

Van Loo lui sourit mais elle se contenta de marmonner :

« Votre chambre est occupée. Asseyez-vous ici ! » avant de se replonger dans son émission.

Il se posa sur un fauteuil en prenant soin de ne pas s'appuyer contre les napperons impeccablement repassés. La télévision diffusait un programme de jeu, entrecoupé de rires enregistrés. À chaque fois, la vieille grimaçait un rictus. Van Loo ne put s'empêcher de se laisser hypnotiser à son tour, jusqu'à ce que son regard tombe sur le combiné téléphonique.

Six mois en Pologne lui avaient appris toutes les subtilités des communications internationales. Avec l'approbation de son hôtesse (un hochement maussade), il décrocha le combiné, attendit la sonnerie et, d'un geste professionnel, forma le numéro des Affaires étrangères à Bruxelles. La sonnerie retentit aussitôt. Ah ! La Hollande et ses centraux électroniques dernier cri ! Elle résonna longtemps. Très longtemps. Van Loo regarda sa montre. Dix heures du matin. Où étaient donc passées les téléphonistes ? Aux toilettes ? Toutes ensemble ? Pause-café alors ? Dans les administrations, l'heure du café revient toutes les heures.

Il recomposa le numéro alors qu'un programme publicitaire venait d'interrompre le jeu. Une assiette de spaghettis fumants apparut sur l'écran. « Des pâtes, des pâtes, oui mais des Panzani ! » fredonna malgré lui Van Loo pendant que la vieille murmurait la rengaine en néerlandais en chœur avec le spot publicitaire. Van Loo raccrocha au moment où reprenait le jeu. Découragé, il s'enfonça dans le fauteuil et laissa ses paupières se fermer. À peine commençait-il à s'assoupir que la vieille femme lui secoua le veston en brailant.

« Comment ? Que se passe-t-il ? » bredouilla Van Loo.

– Mes napperons ! cria la vieille. Vous chiffonnez mes napperons !

Selon une théorie, hygiène et propreté forment la base d'une société saine. Van Loo commençait à en douter...

À l'instant où s'affichait le générique du journal télévisé, la vieille ferma rageusement le récepteur. Van Loo n'osa pas protester. Dans le silence soudain, on entendit des pas lourds descendre l'escalier. Van Loo reprit le téléphone, sans plus de succès. Tandis qu'il raccrochait, un nouveau personnage pénétra dans le salon. Un gros bonhomme jovial sanglé dans un épais costume vert, un petit chapeau à la main.

« Quelle histoire, hein ? » dit-il en se laissant tomber dans un fauteuil.

Trois napperons s'envolèrent avant de retomber gracieusement sur le sol. Spontanément, Van Loo se pencha pour les ramasser mais la dame s'en saisit sous son nez et se mit à les lisser en lui lançant un regard furieux. Le gros bonhomme prit un air goguenard.

– Français, non ?

Van Loo hocha la tête sans s'engager vraiment. Selon une de ses théories favorites, un diplomate doit prendre du recul avant d'arrêter une ligne de conduite.

« Eh oui, je le savais ! Un coup d'œil me suffit pour deviner à qui j'ai affaire ! La Mieke peut en témoigner, *niet waar*, Mieke ? » L'hôtesse, toujours occupée à récupérer ses napperons, se contenta d'un grognement que le gros jovial reçut avec un rire satisfait. Il examina les lieux comme pour estimer la valeur du mobilier. « Mieke ! *Eén bier* ! » cria-t-il soudain comme pour se faire récompenser de sa joyeuse présence.

À la surprise de Van Loo, elle se leva et ramena la boisson. La tentation d'un café chaud l'effleura mais le temps d'oser la formuler, elle avait quitté la pièce. Le bonhomme posa la bouteille sur le napperon de son accoudoir qui se tacha d'une auréole humide.

« Faut prendre la vie comme elle vient, pas vrai ?

Il s'enfila une gorgée de bière. On est bloqué ici pour quelques jours, autant se donner du bon temps ! Nouvelle rasade. Vous, vous êtes comme moi », dit-il en visant Van Loo avec le goulot de la bouteille.

Van Loo qui était sur le point de s'esquiver dans le brouillard plutôt que d'en supporter davantage, fut repoussé par le jovial bavard qui lui fourra sa carte de visite dans les mains. « Mon nom, Piet Bokma, et là, mon numéro de fax. Élégant, hein ? C'est à cause de la gravure en relief. Mais je ne serai vraiment satisfait que le jour où je réussirai à trouver une formule simple pour décrire mon job. » Il déposa sa grosse patte sur le bras de Van Loo au moment où celui-ci allait s'enfuir. « On dit de moi que je suis un businessman. Mais, « businessman », ça ne fait pas chic sur une carte de visite. Le mot n'inspire pas confiance. En français, il est vague. En allemand, bizarre. Non, ne cherchez pas ! Aucune langue civilisée ne désigne les affaires d'un mot sérieux ! Vous savez pourquoi ? » Il déposa ses fesses sur l'accoudoir qui grinça et avala une nouvelle gorgée de bière. Incapable d'habitude d'interrompre une conversation, Van Loo faillit pour la première fois y parvenir. « Les mots sont trop compliqués pour le business d'aujourd'hui ! Pour réussir une affaire, il n'existe qu'une règle : décider vite avant que le concurrent n'ait le temps de terminer sa phrase. Mon truc, c'est d'énoncer d'abord les conditions du marché en anglais, une petite plaisanterie en allemand pour mettre mon interlocuteur de mon côté, quelques expressions françaises qui font chic et hop ! j'emballer le tout en italien ! »

Grâce à sa méthode, expliqua-t-il, il venait d'enlever aux Belges leur dernière usine de chocolats, aux Allemands une entreprise pilote de composants électroniques, aux Français une chaîne de fast-food et on l'invitait à présent à l'Est.

« Tenez, sans ce brouillard, je débarquais ce matin à Varsovie pour ramasser le peu que les Russes ont laissé ! Eh bien ! Vous avez l'air surpris. Vous n'aimez pas la Pologne ? »

En fait, j'y réside, laissa échapper Van Loo. Il le regretta aussitôt.

Le visage de Bokma s'épanouit.

– Ah ! Je sentais que nous avions des atomes crochus ! Alors, comme ça, vous m'avez pris de vitesse ?

– Non, non ! protesta Van Loo. Ne vous méprenez pas, je suis diplomate.

Le gros homme émit un rugissement.

– C'est bon, ça ! Excellent ! On a plein de choses à se dire !

Un épouvantable remue-ménage interrompit soudain leur conversation.

Des cris, des gémissements, des bruits sourds parvenaient de l'étage. Même Bokma parut interloqué.

« Allons voir ce qui se passe ! » Van Loo fila vers l'escalier.

– De quoi vous mêlez-vous ? grogna le gros bonhomme sur ses talons.

Si, au lieu de surgir à la façon d'un redresseur de torts dans la chambre qu'il occupait la nuit précédente, Van Loo avait glissé un œil par la serrure, il aurait eu tout loisir d'observer l'étrange spectacle qui se déroulait derrière la porte. Sa logeuse, une ceinture de cuir rouge à la main, frappait une des jeunes filles aperçues le matin dans la cuisine. Celle qui gisait sur le lit, fesses nues, jupe retroussée jusqu'au cou, était la plus fluette, qu'il avait prise au premier coup d'œil pour une gamine. Les coups résonnaient à travers la maison, un son si sec et violent qu'il serra les dents pour ne pas crier. Il avait l'impression que c'était sa propre peau qu'on déchirait. Cependant, la jeune fille ne laissait pas échapper un gémissement, pas la moindre larme. Elle

encaissait les coups d'un air nonchalant. Lorsqu'ils s'abattaient sur ses fesses, elle remuait à peine. Pourtant, la ceinture laissait des traînées sanglantes sur sa peau d'enfant. La Mieke frappait fort. Son visage osseux reflétait la concentration consciencieuse qu'elle avait mise à lisser ses napperons dans le salon un peu plus tôt. Voilà ce qu'aurait vu Van Loo s'il n'avait eu les yeux fixés sur le fouet et les fesses de la jeune fille, partagé entre sa pudeur qui l'incitait à fuir, la colère et une certaine fascination. En somme, de tous, c'est lui qui semblait le plus bouleversé.

Il allait bondir quand Bokma, arrivé sur ses talons, essaya de l'arrêter. Peine perdue. Hanté par la légende de ces diplomates courageux qui arrachent au péril de leur vie à des révolutionnaires ivres de sang de jeunes vierges arrogantes, Van Loo se précipita sur l'hôtesse pour lui arracher son fouet, essuyant au passage un coup de ceinture qui faillit l'éborgner.

La jeune fille se leva calmement, les joues en feu mais les lèvres boudeuses. Sa robe recouvrit instantanément ses plaies. Et elle quitta la pièce sans un mot, d'une démarche tranquille. Van Loo aurait pu croire qu'il avait rêvé.

La Mieke l'empoigna en rugissant. « Sortez d'ici immédiatement ! *God verdomme* ! Occupez-vous de vos affaires ! »

– Allons, mon cher, intervint l'homme d'affaires d'une voix douce, voyons ! Vous vous doutez bien que si la Mieke corrige cette jeune personne, elle a de bonnes raisons !

Selon une théorie, toute violence a pour effet de rabaisser l'homme à la bête. Mais il existe d'autres théories sur la question que Van Loo ne partageait pas. Du moins, pas encore.

La douleur à l'œil était trop forte. La tension aussi. Van Loo s'évanouit aux pieds de ses interlocuteurs, heurtant au passage le coin du lit.

« *Ihre Nahme ?* » En ouvrant les yeux (ou plutôt un œil, l'autre refusant d'affronter à nouveau les habitants de cette maison), Van Loo aperçut une grosse tête surmontée d'épaisses lunettes qui répéta d'une voix triste :

« *Ihre Nahme, bitte* ».

– Pardon ? Quoi ? gémit Van Loo en se frottant les paupières.

– Your name, please ?

– Oh ! Vous êtes de la police ?

La réponse de Van Loo parut désespérer le quidam qui fit un geste vers quelqu'un comme pour avouer son impuissance devant pareils symptômes. Bokma intervint.

– Voyons, mon vieux, reprenez vos esprits ! Parmi les touristes allemands restés bloqués comme nous, j'ai pu mettre la main sur un médecin. Ne vous croyez pas obligé de me remercier. Je vous ai simplement sauvé la vie...

Le sourire modeste sur lequel se termina la phrase exprimait le peu d'importance qu'il y accordait mais Van Loo était trop abattu pour distinguer quoi que ce fût, surtout les nuances.

« Tout va bien. Cependant, le docteur recommande des analyses approfondies. Vous connaissez les médecins, inquiets jusqu'à ce qu'ils aient pompé votre fric et les premiers à se laver les mains une fois les billets dans leurs poches ! Ne vous inquiétez pas ! Je vais vous conduire sur le continent dans une excellente clinique tenue par des amis à moi ! Avec une Mercedes S 818, on passe à travers les bombes. Alors, un peu de brouillard, vous pensez ! Allez, en route, *Herr Dokter, seine benen, bitte. Ich name die Armen.* » Et Van Loo se retrouva allongé sur le siège arrière de la voiture avant d'avoir eu l'occasion de s'exprimer.

Une heure plus tard, alors qu'ils roulaient lentement dans l'épaisse purée de pois qui donnait au peu qu'ils distinguaient du

paysage l'allure d'un cimetière abandonné, il prononça ses premiers mots : « Mon cadavre ! » Son œil meurtri s'ouvrit un instant mais le choc fit tourner l'autre aussitôt.

II

Sitôt remis de son évanouissement, Van Loo ne pensa plus qu'à son cadavre. Bokma avait promis une clinique rutilante. Il avait tenu parole. Moquette fraîche couleur moka, musique douce, chaleur tropicale, plantes vertes luisantes, les malades eux-mêmes affichaient une si bonne mine qu'on les aurait cru maquillés. Van Loo tendit la main vers la sonnette. À peine l'avait-il effleurée qu'une infirmière entra. « Ah ! Je vois ce qu'il vous faut ! » déclara-t-elle avec un sourire compréhensif quand il lui eut brièvement fait part de son souci. Quelques instants plus tard, il fut précipitamment retiré de sa luxueuse chambre par deux nettoyeuses indonésiennes dont les bras en forme de jambons décourageaient toute tentative de rébellion, et se retrouva dans une pièce étroite, sans fenêtre, où l'attendait un jeune barbu presque chauve qui se présenta comme psychiatre.

Trop hébété pour protester, Van Loo lui raconta son aventure : l'arrivée dans l'Île, la rencontre avec la logeuse et l'étrange spectacle qui lui avait fait tourner de l'œil.

« Résumons, dit le psychiatre, en roulant une touffe de poils entre ses doigts. Vous avez donc surpris cette dame en train de flageller une de ses pensionnaires dans votre chambre pendant que le cadavre que vous transportiez de Varsovie à Nimègue restait coincé dans le commissariat de police fermé pour des raisons météorologiques, c'est bien cela ? »

– À peu près, reconnut Van Loo, mal à l'aise. Sauf que je ne transportais pas le corps.

– Ah ?

– Non, je l'accompagnais.

– Ah ? Bon ! dit le psychiatre l'esprit ailleurs. Je vais réfléchir

à tout ça.

– Et mon cadavre ? s'écria Van Loo voyant le médecin sur le point de sortir.

Le barbu fit un geste apaisant de la main.

– Dans cet hôpital, la règle est de ne pas s'encombrer l'esprit avec la mort. Si vous saviez les difficultés que nous avons déjà à garder les patients en vie !

À peine eut-il quitté la pièce qu'une infirmière vint fourrer entre les mains de Van Loo trois épaisses tartines couvertes d'une substance grumeleuse et jaunâtre.

– *Lekker pindakaas, Mijnheer !*

À l'instant où la première bouchée du beurre de cacahuètes entra en contact avec son estomac, il vomit ses trois derniers repas. Aussitôt surgirent les deux solides Indonésiennes, des seaux plein les mains. Elles s'emparèrent de lui, le déshabillèrent, le rhabillèrent, remplacèrent les draps et, sans lui donner le temps de souffler, l'empoignèrent pour l'emmener au pas de course vers une autre pièce encore, éclairée par des tubes au néon. Là, trois bonshommes tout de blanc vêtus trônaient autour d'une table nue. La main tendue, l'un d'eux invita Van Loo à s'asseoir sur une chaise métallique. Ils le considérèrent longuement avant de se mettre à chuchoter entre eux en néerlandais. « *Neurolepticus... psychomotoricus... analgesicus...* » Van Loo tentait de saisir le sens de ces mots quand la porte s'ouvrit pour laisser passer Piet Bokma et, dans son ombre, le psychiatre barbu. Jamais il n'avait pensé éprouver un tel réconfort à la vue du gros homme d'affaires !

« Alors, mon vieux ! Qu'est-ce qu'on me raconte ? Paraît que vous délirez ? » Sans se préoccuper des trois médecins, il empoigna Van Loo et le ramena dans sa première chambre. Le psychiatre, les suivit, l'air soucieux. Sa mine s'allongea encore

sous la voix tonitruante de Bokma. « Voyons, docteur ! Vous alliez droguer un diplomate belge, le garrotter dans une camisole de force sans prévenir l'Ambassade ? Vous voyez le tableau d'ici, incident diplomatique, conférence de presse et tutti quanti ! Et la réputation de votre établissement ?... » Bokma s'était exprimé en français afin que Van Loo ne perdît rien de la démonstration de son savoir-faire. Le psychiatre ne répondit pas. Il se tordit la barbe autour de la bouche, peut-être pour empêcher ses dents de tomber ? Sans attendre, Bokma entraîna Van Loo dans une taverne, les formalités de sortie de l'hôpital accomplies en un tour de main, et commanda d'autorité deux verres de genièvre vieux. Malgré son dégoût de l'alcool, Van Loo reconnut qu'en ces circonstances exceptionnelles, l'eau-de-vie lui rendit ses esprits. Mais aussi sa mauvaise humeur.

– Dites-moi, Monsieur Bokma, attaqua-t-il en vidant son verre, je sais que je devrais vous remercier mais permettez-moi une question : pourquoi ? À quoi rime cette sollicitude ? On ne se connaît pas. Pourtant, vous me conduisez au péril de votre vie (quelle exagération ! fit Bokma de la main), vous restez à mon chevet et vous me sauvez de l'internement (l'homme d'affaires pinça les lèvres pour souligner que Van Loo exagérait). Qu'attendez-vous de moi ?

– Ah ! Là, je vous retrouve ! s'exclama Bokma de sa voix joviale. Comme moi. Vous allez droit à l'essentiel !

Bokma se leva, remonta son pantalon et lança : « Avant de bien parler il faut bien pisser ! C'est un dicton de chez nous », et il disparut derrière une porte à côté du bar.

Le regard de Van Loo erra de son verre vide à la salle sombre et, à travers la fenêtre, vers la rue qu'abandonnait peu à peu le brouillard en y laissant de longues traînées grises. Cela lui rappelait les rues de Varsovie lorsqu'il avait rencontré Benerian.

Comment se serait-il douté ce jour-là que sa démarche l'amènerait à balader un cadavre quelques semaines plus tard sur une île au large de la côte hollandaise ?

En poste dans la capitale polonaise depuis trois mois, Van Loo n'avait guère quitté son bureau. Le soir, il regagnait directement son hôtel, sans flâner. À part quelques visites protocolaires, il évitait de sortir. Avec ses murs lépreux couverts de panneaux publicitaires aux couleurs criardes, ses maisons poussiéreuses réparées à la hâte, ses magasins pauvrement éclairés, cette ville lui faisait peur. Délaissée par ses anciens occupants, elle vibrait aussi assoiffée d'amour qu'une mère juive. Et communiquait sa nervosité à tous ceux qui osaient s'y risquer. Au milieu du délabrement général, Bruxelles lui avait donné pour instruction de concentrer ses efforts à mettre sur pied un festival du cinéma belge. Quant à savoir qui, à Varsovie, allait s'intéresser à cette manifestation, personne ne lui demandait de s'en préoccuper...

Pour autant qu'il s'en souvienne, Benerian surgit dans sa vie à l'occasion de sa neuvième ou dixième visite au ministère polonais de la Culture. À chaque fois, il rencontrait un nouvel interlocuteur, comme si chacun de ses passages entraînait la mise au placard du précédent. Pendant qu'il attendait seul dans une immense antichambre vide dont les marbres avaient été revendus depuis longtemps, un huissier obséquieux lui apporta un verre de thé. Van Loo faillit le laisser tomber tellement il était brûlant. Comment l'homme avait-il réussi à le tenir ? Était-il un ancien électricien habitué aux courts-circuits et recasé dans la culture ?

« Du thé ? On vous sert du thé au lieu de notre boisson locale ? »

Interrompant sa réflexion, un grand type hirsute surgit, le veston couvert de taches, la chemise douteuse, agitant des doigts jaunis par la nicotine.

« Pardonnez, cher Monsieur ! Voilà le résultat de notre politique commerciale ! Le Sri Lanka nous refile du thé en échange de vieux fusils abandonnés par les Russes et nous nous croyons obligés de consommer cette mixture sans nous soucier d'y perdre notre âme ! Venez dans mon bureau, c'est le dernier refuge de l'âme polonaise. »

Les bureaux en désordre étant l'apanage des chefs, le Polonais sale devait être haut placé dans la hiérarchie. Il débarrassa une chaise bancale d'un tas de revues que des rats semblaient avoir feuilletées. Et il s'assit sur la table. Quelques lettres s'envolèrent dans l'indifférence générale. « Tenez ! » murmura-t-il en tendant à Van Loo une bouteille plate remplie d'un liquide incolore. Son verre de thé à la main, le diplomate refusa timidement. « Bon. Si vous voulez à tout prix nous aider à écouler nos importations... » Ramenant la bouteille à sa bouche, le colosse s'enfila deux solides rasades en faisant claquer sa langue. « Alors, attaqua-t-il avec un grand sourire, que nous propose la Belgique pour nous aider à passer du communisme à un avenir plus radieux ? Ses films ? Ce n'est pas très excitant, soit dit entre nous, mais la culture n'a pas pour vocation d'exciter... » Il éclata de rire. « Encore faut-il que votre cinéma soit *kulturalny*. »

– Bien sûr ! enchaîna Van Loo. Uniquement des films primés dans des festivals internationaux...

– Ta... ta... ta. Chez nous, sont appelées culturelles les œuvres provenant de pays amis, c'est-à-dire ceux qui achètent nos produits deux fois leur prix et votent comme nous aux Nations Unies. Jusqu'il y a peu de temps, pour être *kulturalny*, un film occidental devait être tourné par un réfugié politique chassé de son pays par une dictature de droite. Vous auriez projeté des films belges signés par des Péruviens, des Boliviens ou des Palestiniens, nos critiques les auraient admirés les yeux fermés.